

**Conférence MEL / INA / Petit Palais**  
**13h - 15h le 5/12/2012**

Cycle :

"Entendez-vous, la littérature est-elle soluble dans la télévision ?"

Thème proposé :

« Diderot est-il assez sexy pour la télévision ? » par Philippe Di Folco

Intentions :

A l'aube du tricentenaire de la naissance de Denis Diderot (1713-1784), petit état télégénique du moins connu des philosophes des Lumières. "Moins connu" ? Façon de parler. En France, tout du moins, dont le cinéma ne semble pas vouloir, et la télévision, encore moins aujourd'hui qu'hier (quoi que...). Il ne s'agira pas ici de faire le procès d'un système mais de montrer avec humour et impertinence comment un penseur lucide, juste, moderne, semble passer à la trappe. Et pourtant, quelle vie que celle de Denis ! Pour beaucoup, il est encore et toujours un "patron".

Extraits vidéo archives INA / Projection vidéo (27'00)

1/ Actualités Pathé, janv. 1946 : on voit Gide et Jean-Louis Barrault aux pieds de la statue de Diderot

1/ Interview de la statue de Diderot, bvd Saint-Germain, in « Les statues qui parlent », janv. 1969, projet d'émission annulée

2/ Micro-trottoir sur Diderot, et lancement de l'émission « Les Vaches sacrées » par Françoise Giroud, mai 1982

3/ Jean-Jacques Brochier (off) in « Les encyclopédistes ou l'invention du savoir » : de la Laponie à la conquête de la Lune, janv. 1968

4/ Jacques Martin in « Dimanche Martin », avec sa machine à explorer l'Histoire : « Les Voyageurs de l'Histoire ». Un collégien rencontre Diderot, épisode de l'interdiction de l'Encyclopédie, mai 1982

5/ Roland Barthes au Café des Deux-Magots, à propos des illustrations de l'Encyclopédie, J.-J. Brochier, « Les encyclopédistes ou l'invention du savoir », janv. 1968

6/ Roger Kempf et Jean-Paul Aron, « Portrait de Diderot », mars 1984

7/ Jacques Rivette, entretien avec François Chalet, Festival de Cannes, mai 1966

8/ Pantomime autour de l'œuvre de Diderot, Jérôme Prieur, « La Boutique infernale de Diderot », Antenne 2, oct. 1984 (bicentenaire de la naissance)

Remerciements : Sylvie Gouttebaron, Joëlle Olivier et Catherine Pont-Humbert

Un amical salut à Charles T. Woolf et Michel Vuillermoz.

D'où me vient l'idée, insistante, pénétrante, angoissante même, que Diderot n'intéresse aujourd'hui plus personne ?

Imaginer la voix de Jean-Pierre Marielle : « Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre de Denis Diderot ! »

La télévision – voire le cinéma – ce n'est pas tout le monde, ça n'est pas le monde, alors vous me direz, n'exagérons rien. Y'a des films et des documentaires compliqués, singuliers, risqués qu'aujourd'hui une chaîne comme Arte, avec son million de spectateurs, produit et diffuse et qui font de surprenants petits points d'audience... si l'on en croit *Télérama*.

Car enfin Diderot tout de même, c'est pas si compliqué, c'est du côté du vivant, c'est plein de saveurs, ça sonne pédagogie et bon sens, ça embaume le service public, ça parle de soi, le type était sérieux et amoureux, généreux et touche à tout, bavard et témoin de son temps, il a pas écrit de grosses bêtises au bout du compte, il savait voir et penser semble-t-il là où peu de gens pensaient, et ça pose donc un peu là le bonhomme... Bon, allez comprendre ! Si au moins on me disait : « Diderot ? Ringard ! », c'est du jugement à l'emporte pièce ça, certes, mais au moins ça témoigne du mérite d'être une réaction, une réaction plutôt que le silence poli des ondes cathodiques et numériques, ou pire, un constat navrant : « Diderot ? Désolé, connais pas. »

Vous venez pourtant de voir un échantillon subjectif de ce que la télévision publique française a produit autour de la personnalité et l'œuvre de Diderot entre 1945 et 1984. Plongeant dans les archives de l'INA, j'ai pu constater cette chose navrante : sans aucun doute possible, depuis 1984, date du bicentenaire de la mort du grand homme, rien, absolument rien sur Diderot, sa vie, son œuvre. En remontant l'échelle du temps, je note un nouvel emballement entre 1966, date du scandale de *la Religieuse*, le film de Jacques Rivette avec Anna Karina, et 1970. D'un scandale l'autre : avec mai 1968, on repense à Diderot comme agent provocateur. De cette époque, retenons, ce *Neveu de Rameau*, mémorable (enfin, je crois), qui donna à Pierre Fresnay l'un de ses ultimes rôles ; je passe sur les quelques tentatives de théâtre filmé au tournant des années 1950-60, un peu lourdingues – Diderot, rappelons-le, écrivait aussi pour le théâtre. Je passe aussi sur une truculente Françoise Giroud, qui, à l'instar d'un Bernard Pivot à la même époque, apostrophe avec insolence notre savoir sur Diderot en un temps où les producteurs télé prenaient le risque de mettre en scène des auteurs sortis tout droit des Lagarde et Michard. Et j'allais oublier François Perrier dans un *Jacques la fataliste et son maître* tellement littéral que s'en est décourageant pour les générations futures. J'ai terminé par un feu d'artifice, une pure recreation, un travail d'une grande poésie : *La Boutique infernale*, signée Jérôme Prieur.

Donc, depuis, un apparent désert. Dois-je vraiment pour enfoncer le clou évoquer *Le Libertin* réalisé en 2000, où Vincent « super sexy » Pérez interprète un Diderot cavaleur, qui semble écrire son encyclopédie de 18 000 pages comme par magie. C'est vrai qu'il est plus facile et donc plus vendeur de montrer Diderot baisant que Diderot écrivant et c'est vrai aussi que Diderot avait également une vie en dehors de l'écriture, il mangeait, il buvait, il faisait caca. Eric-Emmanuel Schmitt, l'ancien élève de l'Ecole Normale, qui a depuis lors changer son fusil d'épaule, je suis certain qu'il aurait bien aimé mettre en scène

*La Vie sexuelle d'Emmanuel Kant*, c'est évident, c'est même lumineux comme regarder un philosophe depuis le petit trou de la tinette rend les choses plus simples pour tout le monde.

Je suis allé voir du côté des images étrangères. Je découvre un film en costume d'époque réalisé en 1995 avec des capitaux américains, allemands et russes mettant en scène Catherine Zeta-Jones dans le rôle titre de Catherine de Russie et, dans un coin, efflanqué, affolé, allant et venant, quasi hystérique, notre Diderot joué par un acteur inconnu : mais cette Catherine a une taille de guêpe et à chaque plan on dirait qu'elle rêve d'avaler le malingre Diderot entre ses rubans, son corset, ses falbalas. Au moins, me suis-je dit ça a le mérite d'exister. Et je me demande même au moment où je vous écris ces lignes si, tout bien peser, Catherine Deneuve ne pourrait pas idéalement incarner l'impératrice russe. Deneuve c'est non seulement sexy, c'est bankable. Diderot en savait quelque chose, du côté bankable de Catherine. Enfin, passons...

Qu'est-ce qui s'est passé ? Ou plutôt pourquoi ne se passe-t-il plus grand-chose de ce côté-ci ? Diderot, le vrai, celui que l'on peut sentir, vibrer, penser, respirer même, au cœur de ses lettres échangées avec Sophie Volland, avec sa fille, avec ses copains et copines, n'est-il donc pas suffisamment sexy pour donner lieu à des images animées ? J'aurai bien aimé, je ne vous le cache pas, retrouver les trois collégiens originaires de Beauvais que Jacques Martin tente laborieusement de convaincre : « Oui, leur dit-il, Diderot est l'un des grands personnages sur lesquels notre République a pu s'élever ». Sur cette péroraison digne d'un Louis Jovet interprétant un instituteur de la IIIe République, s'achevait son émission dont le décorateur, je le signale au passage, était celui de *l'Île aux enfants*. C'était il y a 40 ans, il n'y avait que trois chaînes. Bon, j'arrête-là mes jérémiades, le procès de la télévision ne mène nulle part. Ce qui malgré tout devrait nous interpeller c'est le *process*, le dispositif télévisuel actuel en son état,

que nous sommes supposer questionner, et ce, sans relâche. Ce qui devrait aussi nous animer, nous porter en avant, c'est paradoxalement un retour sur le passé, comme pour mieux y puiser les forces qui nous font défaut. Mais je m'en fiche un peu entre nous, je n'ai pas la télévision. En revanche, je vais au cinéma, j'achète des DVD, et depuis quelques années, je tente décrire des scénarios tout en rêvant à des dictionnaires bizarres.

Il y a un an et demi de ça, j'ai fait ce rêve.

Je me suis dit, empli de cette naïveté chère aux aveugles, mieux vaut essayer de construire quelque chose autour de Diderot plutôt que rien, surtout que 2013 c'est trois-cent ans après sa naissance. Et si Diderot devenait le centre d'un projet de film, quelque chose entre la fiction et le documentaire ? Alors, tapi au fond de moi, ce truc a enflé, il a commencé à gigoter, de façon parfois intempestive, par exemple au milieu d'un dîner, ou après, entre deux remix de Claude François ou de Bjork, quand, tout à coup, dès que la musique s'arrêtait, j'hurlais sous le regard désolé de mon épouse : « Et pourquoi pas un film sur Diderot ? » On dansait dans des salons et sur les murs il y avait des peintures. Longtemps, je suis resté seul assis dans un coin avec mon Diderot, fixant un dessin de Pierre Le Tan. Un soir, assis à une terrasse de café, une amie, Coco, pour ne pas la citer, qui écoutait depuis une heure Diderot par-ci Diderot par là me souffla une idée : « Tu dis que la correspondance entre Diderot et Sophie Volland est incomplète, qu'il manque les réponses de Sophie ? Mais c'est évident : c'est qu'elle n'a pas existée. Moi : « Qui ça ? La correspondance ? Coco : « Non, enfin non, je veux dire Sophie, Sophie est une invention de Diderot. Bref, tu fais comme tu le sens, mais moi si j'étais à ta place, j'écrirai une fiction qui se servirait d'une hypothèse-prétexte un peu policière, du genre Sophie n'a pas existé, et zou ! »

Ahhhh ce zou ! Comme elle avait raison Coco. Il faudrait que le film commence comme au début de *Jacques le Fataliste*, avec les questions, avec la vitesse interrogative de six chevaux vapeur, avec la folie des chemins de fer à venir, des télécommunications en gésine, avec la puissance de l'électricité à peine ébauchée dans ce siècle plein de contradictions, le XVIIIe, je mettais alors toute mon ardeur à positionner mes charrues avant mes chevaux, pensant musique avant dialogue, rôle titre avant traitement, décor avant d'avoir, écoutez-moi bien, oui, avant d'avoir seulement esquisser un seul traitre mot. Vous savez comment c'est dans la tête, ça s'emballe, ça s'emballe et au matin, on est comme Grosjean.

*« Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien ; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut. »*

Un soir, je dînai avec le comédien Michel Vuillermoz. Il venait d'interpréter un nobliau dans *La Villégiature* de Carlo Goldoni écrite en 1761. Diderot connaissait Goldoni, cet italien amoureux de Paris, Paris qui, loin s'en faut, tardait à lui rendre son amour. J'avais en face de moi ce soir-là Denis Diderot. Michel était devenu l'incarnation du philosophe. A peine cinquante ans, grand, érudit, c'était lui parce que c'était moi qui le voyait ainsi. Je lui en touchai deux mots, non, plutôt quelques centaines. L'idée lui plaisait. Mais il craignait que je prenne deux trains en marche. C'était là de toute façon ma manière de fonctionner.

Alors ce rêve, me direz-vous, quel en était la substance ?

C'est pas facile de transformer un rêve en récit. Je ne suis pas très doué pour ça. Ou du moins, je ne suis pas suffisamment malin pour faire comme ci j'avais rêvé tel qu'en un pitch, un synopsis ou que sais-je encore. Dans ce rêve, il n'y avait aucune linéarité. On sautait du coq à l'âne ou du taureau au chien, Marlene Dietrich frappait de sa badine le bureau de Roland Barthes non loin du Collège de France et exigeait des tableaux, des tableaux encore des tableaux, on entendait un air de Bach, en boucle, le « Eilt, Ihr Angefochtenen Seelen » de la passion selon Saint-Jean mais joué au clavecin électronique, et ça courait de partout, une robe de chambre s'envolait dans les airs poursuivie par un vieillard brandissant des couteaux, quand soudain la main, la main de Diderot est apparue, a ouvert un tiroir d'où elle a sorti une petite clef d'or. Ensuite, derrière son guichet, une postière russe qui a le même visage que ma fille, réceptionne la clef, hésite, puis la rend à la main ; la main continue son chemin, rencontre une statue en marbre qu'elle caresse, s'attarde sur les fesses, et soudain, la main prend un marteau et brise la statue.

« C'est tout ? » m'a demandé le producteur.

- Bein, oui, voilà, c'est un rêve, un début quoi... » ai-je répondu.
- Vous savez moi Diderot très honnêtement je n'y connais pas grand-chose... Bon. Voilà où on en est : on vient de tourner un Victor Hugo avec Depardieu... c'est déjà énorme ! Un livre que j'avais jamais lu. *L'Homme qui rit*. C'est fabuleux. Mais Diderot... A part cette histoire de religieuse, bon, c'est vrai que ça marche en ce moment les moines...
- On a déjà donné, l'ai-je coupé.
- Ah oui ? Bon alors, je ne sais pas, sa vie, ok sa vie, les femmes, tenez, les femmes...
- Sophie Volland, lui ai-je soufflé.
- Quoi ? c'est qui elle ?

- Une sorte de muse, on dirait une maîtresse mais c'est au-delà... C'est comme si...
- Comme quoi ?
- Eh bien on pourrait imaginer qu'elle n'a pas existé.
- Déjà faudrait savoir qui est cette Sophie, vous êtes bien gentil mais aujourd'hui on ne produit plus sur de telle base...

Alors, quelques jours plus tard, bien après la visite au producteur, dans le rêve du rêve, ici et ailleurs et bien au monde cependant, raisonnant, résolu, enfin comme on fait en marchant, tout en n'écoulant les passions, ni triste ni heureux, avec cet air de ne penser à rien, la bouche ouverte, les yeux grand ouverts, marchant donc dans Paris le long des quais chargés de bouquinistes, échappant à un lourd dîner, je me suis imaginé en train de lui écrire ceci :

*« Le sentiment et la vie sont éternels. Ce qui vit a toujours vécu, et vivra sans fin. La seule différence que je connaisse entre la mort et la vie, c'est qu'à présent, vous vivez en masse, et que dissous, épars en molécules, dans vingt ans d'ici vous vivrez en détail. [...] Ceux qui se sont aimés pendant leur vie et qui se font inhumer l'un à côté de l'autre ne sont peut-être pas si fous qu'on pense. Peut-être leurs cendres se pressent, se mêlent et s'unissent ! Que sais-je ? Peut-être n'ont-elles pas perdu tout sentiment, toute mémoire de leur premier état. Peut-être ont-elles un reste de chaleur et de vie dont elles jouissent à leur manière au fond de l'urne froide qui les renferme. [...] Ô ma Sophie, il me resterait donc un espoir de vous toucher, de vous sentir, de vous aimer, de vous chercher, de m'unir, de me confondre avec vous, quand nous ne serons plus. S'il y avait dans nos principes une loi d'affinité, s'il nous était réservé de composer un être commun ; si je devais dans la suite des siècles refaire un tout avec vous ; si les molécules de votre amant dissous venaient à s'agiter, à se mouvoir et à*



*rechercher les vôtres éparses dans la nature ! Laissez-moi cette chimère. Elle m'est douce. Elle m'assurerait l'éternité en vous et avec vous. »*

Mais c'était là chose bien compliquée que de lui écrire à ce producteur comme s'il eut été Sophie Volland, quand mon dessein à moi était d'éveiller en lui le désir de se lancer dans l'aventure. Après tout, était-il si inconcevable aujourd'hui, si sorcier, si terrible de se servir du cinéma pour ressusciter des fantômes désirants, qui, trois siècles plus tôt, nous appellent de leurs cris ?